

CHAPITRE 3

Les sources chrétiennes

En l'absence de toute source historique, littéraire ou archéologique, il ne nous reste, pour approcher le personnage de Jésus, que des textes qui sont quasiment¹ tous d'origine chrétienne, que l'Église les reconnaisse ou pas.

L'Église et ses textes

Au début du IV^e siècle, sous l'empereur romain Constantin, le christianisme devient religion licite, puis à la fin du même siècle, sous Théodose, religion officielle de l'Empire. Les premiers lettrés chrétiens peuvent alors librement s'exprimer et travailler sur les origines des évangiles et tenter de reconstituer l'histoire du christianisme, plus de trois cents ans après les aventures de Jésus.

Eusèbe de Césarée est l'auteur (vers 324) de la première histoire ecclésiastique que nous pourrions considérer comme une source précieuse. Hélas, il est admis depuis longtemps, et par les chrétiens eux-mêmes, que les coups de pouce d'Eusèbe à la réalité ont quelque peu bousculé la vérité historique. De plus, comme tous les documents antiques ne nous ont été transmis qu'après avoir plusieurs fois transité entre les mains des copistes, il nous est impossible de savoir jusqu'à quel point l'œuvre d'Eusèbe a été retravaillée ou est restée fidèle à l'original.

¹ Le *quasiment* se justifie par le fait que quelques traditions juives et surtout arabes, très tardives, ajoutent des anecdotes. Il est remarquable que ces nouveaux faits concernant Issa, important prophète de l'islam, aient été écrits vers le IX^e siècle.

De nos jours, les chercheurs ne peuvent que constater, avec un certain étonnement, que dès les premiers temps, les érudits étaient sensiblement dans le même état d'ignorance que nous le sommes aujourd'hui. Le discours habituel veut qu'à l'origine, la tradition ait été orale et que les premiers chrétiens n'aient pas éprouvé le besoin de tout consigner par écrit². Jésus lui-même avait une activité de prédicateur itinérant et n'a rien écrit, pas plus que ses continuateurs immédiats à qui il avait annoncé son retour imminent. Puis les années passant, les témoins directs se sont raréfiés, et la deuxième génération, voyant que le Christ ne revenait toujours pas, a ressenti le besoin de consigner les souvenirs d'événements et de paroles dans des textes, plus sûrs, plus stables et plus faciles à transmettre. Les premières communautés³ ont aussi très mal résisté à la guerre des Juifs qui s'est terminée par la destruction de Jérusalem et du Temple en 70, puis à nouveau en 135. Eusèbe de Césarée nous apprend que « *le peuple de l'Église de Jérusalem, conformément à un oracle qui lui fut accordé par voie de révélation pour approuver la population encore présente dans la ville, avait reçu l'ordre de quitter celle-ci avant la guerre et de se fixer dans la ville de Pérée qu'ils nommaient Pella* ». De fait, nous n'avons plus de traces du christianisme à Jérusalem après la guerre. Dans de telles conditions, il fallut songer à rassembler et consigner par écrit la documentation disponible, composée de souvenirs de paroles ou de faits.

Au-delà du contenu des récits, la question de l'interprétation du message d'origine a aussi commencé à se poser, car les divergences finissaient par devenir patentes. Les nuances apparues sont progressivement devenues différences, puis contradictions et enfin conflits. Il est devenu nécessaire de fixer définitivement la vraie version des événements et des propos tenus. Chacun a recherché à justifier ses croyances et ses pratiques par des textes présentés sous le patronage de personnages prestigieux, depuis Jésus lui-même (l'évangile de Thomas contient une liste de « Jésus a dit ») jusqu'aux disciples et Paul, et plus tard des évêques illustres. De nombreux textes ont ainsi été élaborés, parmi lesquels l'Église a progressivement été obligée de dégager un canon en procédant à un tri drastique au sein d'un matériau énorme, dans une opération qui lui a pris plusieurs siècles.

² Ou faut-il y voir un simple argument pour justifier l'absence de textes ?

³ Nous n'avons plus aucune trace de christianisme en Judée après la mort de Jacques le Juste, frère de Jésus, vers 62. La tradition veut que la succession ait été confiée à son cousin Simon de Clopas, et que deux neveux, fils d'un autre frère de Jésus, Judas, aient conservé un rôle jusqu'à la fin du siècle. Le judéo-christianisme à Jérusalem fut ainsi une affaire dynastique comme c'était fréquent.

L'Église se réfère donc logiquement à ses propres textes, principalement les vingt-sept écrits qui composent le Nouveau Testament. C'est par là que commencent généralement toutes les études sur l'histoire de Jésus. Or ce réflexe est une erreur, car ces écrits ne constituent que la partie officielle et autorisée (au sens de l'Église) de l'immense littérature chrétienne. On oublie souvent qu'avant d'être condamnés ou écartés, de nombreux écrits, évangiles, apocalypses, actes et enseignements d'apôtres ont été lus, étudiés, commentés, et qu'ils ont longtemps constitué la vraie religion pour de très nombreux chrétiens. Qu'ils aient été écartés plus tard par une Église en quête d'orthodoxie ne doit en rien interdire aux historiens de les considérer comme du matériau d'étude, d'y rechercher des informations et des indices, des recoupements et des contradictions susceptibles d'éclairer le discours sur Jésus. Ces écrits écartés pour différentes raisons, dits apocryphes, seront examinés au prochain chapitre.

Les vingt-sept écrits canoniques se composent des quatre évangiles et des actes des apôtres, de lettres (épîtres) attribuées à Paul, Pierre, Jean, Jude et Jacques, et de l'Apocalypse. Les évangiles nous décrivent la vie de Jésus, sa prédication, sa crucifixion et sa résurrection. Les actes des apôtres retracent l'histoire des premiers continuateurs, notamment Pierre et Paul. L'Apocalypse est un livre ésotérique⁴ et les épîtres sont des correspondances relatant les difficultés rencontrées par les différentes Églises. Nous ne disposons d'aucun original de ces documents.

En dehors des textes du Nouveau Testament, nous savons que d'autres sources sérieuses ont existé et ont été perdues, car elles ont été citées de toute antiquité, notamment des paroles isolées dites *agrapha* (non écrites) qui ont été reprises par les premiers Pères de l'Église. Assez curieusement, ces écrits nous en apprennent davantage sur ce que Jésus a dit que sur ce qu'il a fait, et surtout sur qui il était.

Pour l'Église, la question de la véracité des écrits qui composent le Nouveau Testament, mais aussi l'ancien ne se pose pas. Il fait partie du dogme que tous ces ouvrages sont strictement authentiques et écrits par leurs auteurs présumés⁵.

⁴ L'Apocalypse présente l'intéressante particularité de comporter 73 fois le mot ange/anges, sur un total de 118 occurrences dans l'ensemble du Nouveau Testament, soit 62 %.

⁵ Sur de telles bases, les Témoins de Jéhovah et des sectes protestantes considèrent que la Bible ainsi que son contenu sont rigoureusement fiables. Il est donc historique que Lamech a engendré Noé à l'âge de 187 ans et que ce dernier a vécu 950 ans. Si vous pensez que l'impossibilité de tels faits rend la Bible discutable, vous vous trompez : c'est au contraire l'autorité de la Bible qui en fait des événements avérés. C'est à se demander si certains ne croient pas avant tout à la Bible.

Ainsi le quatrième évangile, trois épîtres et l'apocalypse ont été écrits par l'apôtre Jean, fils de Zébédée. Toutes les lettres attribuées à Paul sont de sa main, de même que Moïse a écrit le Pentateuque, y compris la fin qui décrit sa propre mort. Pour ce qui est de leur contenu, ces ouvrages sont réputés « inspirés », c'est-à-dire que le Saint-Esprit a présidé à leur rédaction. Si le Saint-Esprit avait également présidé à leur préservation, cela nous aurait permis de pouvoir travailler sur des originaux.

Puisque nous disposons d'écrits officiels, pouvons-nous tenter de les étudier et d'en tirer des enseignements ? Pas du tout : le grand concile de Trente dans sa session du 8 avril 1546 défend d'examiner :

Le Saint Concile de Trente, œcuménique et général, légitimement assemblé dans le Saint-Esprit, reçoit tous les livres, tant de l'ancien que du Nouveau Testament, parce que le même Dieu est l'auteur de l'un comme de l'autre, aussi bien que les traditions qui regardent la foi et les mœurs, comme dictées de la bouche même de Jésus-Christ ou par l'Esprit saint, et conservées dans l'Église catholique par une succession continue, et les embrasse avec un égal sentiment de respect et de piété. Si quelqu'un ne reçoit pas pour sacrés et canoniques ces livres entiers, avec toutes leurs parties, tel qu'on a coutume de les lire dans l'Église catholique, et tels qu'ils sont dans l'ancienne Vulgate latine, et méprise, de propos délibéré, les susdites traditions, qu'il soit anathème.

Pas moins. Comme ces textes sont « inspirés », c'est-à-dire dictés ligne à ligne et mot à mot par le Saint-Esprit, il fut longtemps interdit de les discuter et à la limite de les étudier, ou alors, selon une méthodologie qui découle des conclusions du même concile. En conséquence, le Lévitique a vraiment été écrit par Moïse et le Cantique par Salomon, un peu comme s'il nous était imposé de croire que l'opéra d'Offenbach nous décrit véritablement le déroulement de la guerre de Troie. Pendant des siècles, les chercheurs téméraires ont dû faire preuve de discrétion.

Sur l'authenticité de ses textes, l'Église catholique⁶ va loin dans l'intransigeance en instituant que la croyance est fondée sur des *mystères* dont chacun fait l'objet d'un dogme (du grec *dogma*, enseignement). Il s'agit d'une vérité à croire par fidélité envers l'Église et non par suite d'un raisonnement logique, car ces dogmes dépassent la raison. Bossuet ira jusqu'à dire « *tais-toi, raison imbécile* », ce dernier mot étant employé dans son sens littéral, c'est-à-dire faible, car la raison n'atteint pas le niveau du mystère révélé. Dans le même

⁶ De nos jours, le Séminaire théologique de Princeton enseigne que la Bible n'est pas vraie à la lettre ni d'inspiration divine.

sens, Pascal nous dit que *la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent*. Ces jolies formules purement littéraires ne sont qu'une façon d'ouvrir le parapluie. Fidèle à sa logique sur la question de l'authenticité des sources, l'Église catholique ne s'embarrasse pas de nuances, au point que le cardinal Gousset⁷ peut se permettre d'affirmer crânement :

Il n'existe aucun livre dans le monde dont l'authenticité soit mieux établie que celle des livres du Nouveau Testament.

Les évangiles selon l'Église

C'est tardivement que ce mot sera appliqué dans son sens moderne aux évangiles canoniques, désignant ainsi les écrits qui racontent la vie terrestre, la mort et la résurrection de Jésus. À l'origine, le mot grec *euaggelion* que nous traduisons par évangile n'a pas de signification religieuse, mais désigne la récompense donnée à un messenger. Par extension, il a désigné le message lui-même, puis son contenu : la bonne nouvelle annoncée. Pour les premiers chrétiens, selon le vocabulaire paulinien, la bonne nouvelle est le salut réalisé en Jésus-Christ ressuscité. Paul peut ainsi légitimement parler de l'Évangile alors que les évangiles n'ont pas encore été rédigés. Paul a-t-il repris le terme des premières communautés chrétiennes ou l'a-t-il inventé ? Car dans son sens de « récit écrit de la vie de Jésus », le mot évangile nous vient de Marcion. Or c'est aussi par Marcion que nous est parvenue l'œuvre de Paul. Toujours est-il que le mot *évangile* est plutôt rare. On le retrouve à deux reprises dans Marc. Le tout premier verset, Mc 1,1 *commencement de l'évangile de Jésus-Christ [fils de Dieu⁸]* a toutes les chances d'être inauthentique. La deuxième occurrence concerne Jésus retournant en Galilée prêcher l'évangile de Dieu : vu la présentation du récit, on voit mal en quoi l'évangile pourrait alors concerner autre chose que l'enseignement de Jean Baptiste. Toujours est-il que le mot est en revanche omniprésent dans les écrits de Paul. Comme les épîtres de Paul sont censées être antérieures aux évangiles, il y a de quoi être surpris que le terme n'ait pas été repris. La même remarque peut être faite à propos des mots *Christ* et *Jésus-Christ*, ainsi qu'on le verra par la suite. Paul connaît donc l'Évangile et se fait un devoir de le répandre, sans connaître les évangiles qui ne sont pas écrits de son temps, du moins pas les quatre sous la forme que nous connaissons.

⁷ Cardinal Grousset — Théologie dogmatique p.42

⁸ La finale « fils de Dieu » ne figure pas dans certains manuscrits les plus anciens

On ne s'étonnera donc pas qu'il ne sache à peu près rien à propos de Jésus⁹, qu'il s'agisse de ses paroles dont il n'est jamais question, de ses aventures, et même de sa mort, pourtant récente.

Faut-il y voir un anachronisme ou plutôt un indice que les textes ont une histoire bien différente que celle que l'Église leur attribue ? Il est en effet étrange qu'aucun évangile ne cite l'existence des autres, même celui de Jean, réputé être le plus tardif et qui ne semble pas s'être adapté au récit de ses prédécesseurs. Pourtant, l'auteur disposait sans aucun doute de la documentation orale de l'époque et aussi de quelques écrits¹⁰, mais le contenu de l'évangile de Jean ne permet pas d'affirmer qu'il ait tenu entre ses mains l'évangile de Marc, censé avoir été écrit près de trente ans avant le sien, et qui n'aurait pas dû être inconnu dans le milieu chrétien. On aurait pu aussi imaginer que Jean ait eu à cœur de trancher certains débats, comme par exemple les deux récits incompatibles de Matthieu et de Luc relatifs à la naissance de Jésus. Non, il n'en parle même pas. Pas plus que ne l'avait fait Marc. D'ailleurs, à lire seulement Marc et Jean, on ne sait pas que Jésus est né d'une vierge à Bethléem (et avec Jean, on ne sait pas non plus qu'il a été baptisé). Je reviendrai sur ces questions plus en détail dans le chapitre consacré à « la carte d'identité de Jésus ».

Description des évangiles

On a coutume de distinguer parmi les évangiles les trois premiers appelés synoptiques depuis Jean Jacob Griesbach (1745-1812), car ils présentent des textes similaires, organisés de la même manière, au point qu'on peut les présenter en trois colonnes et les comparer du même regard (du grec *syn* = avec et *opsis* = regard). La première idée qui vient à l'esprit est que ces trois évangiles pourraient avoir été copiés les uns sur les autres ou être trois variantes ou trois développements d'un même texte primitif. Et cette pensée est d'autant plus naturelle qu'ils sont écrits en grec alors qu'ils traduisent le plus souvent des paroles qui ont été prononcées en hébreu ou en araméen. Comme le fait d'avoir été traduits signifie que ces textes ont eu une certaine notoriété et ont circulé, il n'est pas interdit de concevoir qu'il y ait eu un rapprochement des trois ouvrages et que, s'ils sont synoptiques, c'est parce qu'ils ont été *synoptisés*. Et de fait,

⁹ Un *évangile de Paul* racontant Jésus, réalisé à partir des épîtres, n'atteindrait pas les dix lignes.

¹⁰ Le prologue de Luc signale leur existence, mais selon l'habitude des auteurs de l'antiquité, il ne nous indique pas lesquelles, ni surtout quand il les cite.

l'histoire connaît des tentatives d'harmonisation des évangiles, notamment par Tatien avec son *Diatessaron*.

À cet égard, Jean Carmignac¹¹ a acquis la certitude, pour avoir travaillé de nombreuses années sur les chroniques, les manuscrits de Qumrân puis sur les évangiles, qu'ils étaient écrits dans un grec parfaitement correct, mais que de nombreuses tournures étaient incontestablement sémitiques. Selon lui, on se trouve devant la traduction très honnête de textes écrits initialement dans une autre langue. Il est possible de citer à l'appui de cette thèse le témoignage des Pères de l'Église qui affirment avoir connu un Matthieu hébreu, plus précisément en langue sémitique. Matthieu ayant Marc parmi ses sources, on peut supposer que Marc a également des origines en langue sémitique, quoique la tradition¹² suggère que Marc ait écrit depuis Rome les souvenirs de Pierre. Mais d'autres penchent pour Antioche. Et puis, à quel stade de la rédaction fait-on référence ? Sans parler de la tradition qui veut que Marc soit ensuite parti pour Alexandrie et y ait rédigé une seconde version de son évangile, mais cette fois pour un public initié.

Quant à l'évangile de Luc qui semble avoir été écrit en grec dès l'origine, il comprend lui aussi des tournures, des expressions et des anecdotes qui relèvent d'un style sémitique, comme si l'auteur avait réalisé un travail de compilation entre plusieurs sources, dont certaines qu'il aurait traduites. L'auteur en tire la conclusion que les évangiles sont une construction plus ancienne que ce qui est couramment admis, et qu'en conséquence, ils sont plus proches des événements, ce qui rend leur relation plus véridique. Avec davantage de sens critique, mais ce serait peut-être trop demander, il pourrait aussi y voir un discours orienté de la part de l'Église à propos de la rédaction des évangiles par leur auteur présumé.

D'autres auteurs contestent point par point cette vision de la formation des évangiles¹³. Parmi les interprétations modernes, on peut citer l'idée selon laquelle le grec était une langue très répandue, à l'instar de notre anglais international. Depuis l'occupation de la région par les princes séleucides, le grec était resté la langue du pouvoir et celle de l'écrit. Les milliers de pèlerins qui se

¹¹ Jean Carmignac – La naissance des Évangiles Synoptiques, éd. O.E.I.L.

¹² Selon Eusèbe de Césarée citant Clément d'Alexandrie : *Pierre ayant prêché la doctrine publiquement à Rome et ayant exposé l'Évangile par l'Esprit, ses auditeurs qui étaient nombreux, exhortèrent Marc, en tant qu'il l'avait accompagné depuis longtemps et qu'il se souvenait de ses paroles, à transcrire ce qu'il avait dit : il le fit et transcrivit l'Évangile à ceux qui le lui avaient demandé.* (HE VI 14, 5-7).

¹³ Pierre Grelot – L'origine des Évangiles, éd. Cerf.

pressaient à Jérusalem trois fois par an l'utilisaient, de même que les Romains. Il est possible que Jésus, vu ses origines galiléennes, en ait eu des notions¹⁴. Il existe aussi de nombreuses traductions hébraïques des évangiles, mais celles-ci sont tardives. On cite la traduction de Simon Atoumanos vers 1360 parmi une soixantaine, sans compter celles qui ont été perdues, mais dont l'existence est attestée.

Qui sont les rédacteurs ?

En attribuant la rédaction des évangiles à leurs auteurs désignés, l'Église fait relater l'histoire de Jésus par deux témoins directs, les apôtres Matthieu et Jean. Marc n'a pas connu Jésus, mais aurait recueilli le témoignage de Pierre. Luc n'est pas non plus un apôtre, mais le compagnon de Paul, lequel n'a pas connu Jésus non plus. Mais Luc se rattrape en se disant soigneusement renseigné¹⁵ et en étant le rédacteur des Actes des apôtres, c'est-à-dire de la suite de l'épopée. Cela signifie que même pour l'Église, deux évangiles sont des témoignages indirects. Pour cette raison, certains codex anciens¹⁶ présentent les évangiles dans l'ordre suivant : Matthieu, Jean, Luc et Marc, privilégiant les apôtres ayant connu Jésus par rapport aux autres rédacteurs. Cette version « autorisée » de la vie des évangélistes a été élaborée au cours des siècles, jusqu'à culminer au moyen-âge avec « *la légende dorée* » de Jacques de Voragine. Si les théologiens¹⁷ spécialistes de la formation des textes n'hésitent plus à prendre des distances, car plus personne n'attribue les quatre évangiles aux auteurs désignés par Irénée, c'est toujours cette Tradition qui constitue la version « grand public » qui est consignée dans les catéchismes et enseignée aux enfants.

Dans quel ordre ont-ils été rédigés ?

Bien que les évangiles ne soient pas les textes les plus anciens du Nouveau Testament, la tradition les présente en première place en raison de leur

¹⁴ On peut s'interroger sur la langue dans laquelle s'est effectué le dialogue entre Jésus et Pilate.

¹⁵ Dans son prologue, Luc nous apprend que beaucoup (*polloi*) ont entrepris de composer un récit des événements, et que, sans critiquer leur travail, il va nous donner sa propre version. Par là même, il nous indique l'existence d'autres sources et sous-entend qu'il va les utiliser.

¹⁶ En particulier le codex Bezae Cantabrigiensis et le codex Washingtonianus qui ont repris l'ordre des évangiles qu'ils avaient recopiés.

¹⁷ Les analyses critiques conduites depuis plus de 200 ans sont couramment enseignées dans les facultés de théologie. Pour les spécialistes, aucun rédacteur des évangiles n'a été témoin des faits.

importance dogmatique, et dans l'ordre suivant : Matthieu, Marc, Luc et Jean. Cet ordre tient au fait que pour l'Église¹⁸, Matthieu est le seul des trois auteurs synoptiques qui ait appartenu au groupe des apôtres ayant connu Jésus, et qu'il était réputé avoir été écrit à l'origine en langue sémitique. De plus, il ciblait un auditoire juif en prenant soin de placer le Nouveau Testament dans la continuité de l'ancien, et en insistant particulièrement sur la réalisation des prophéties. Matthieu jette ainsi un pont entre les préoccupations messianiques des livres prophétiques et l'avènement du Christ qu'il présente comme la réponse à cette attente. À cet égard, il s'attache à l'attitude de Jésus vis-à-vis de la loi juive et s'efforce de démontrer que Jésus est venu accomplir l'Ancien Testament et non le rejeter. De plus, il débute par une généalogie de Jésus depuis Abraham et David. Il est l'évangile préféré de Rome¹⁹. C'est sur lui que s'appuient les cinéastes, notamment Zeffirelli qui présente dans *Jésus de Nazareth* la version vraisemblablement la plus conforme à la vision de l'Église.

Marc vient ensuite et son évangile, plus court²⁰, a été longtemps considéré comme un simple résumé du premier, ce qui permettra à Bossuet de surnommer Marc « le divin abrégiateur ». L'identification de l'auteur à Marc, qu'il s'agisse de Jean dit Marc, de l'homme nu couvert d'un simple drap, ou d'un autre, n'a pas été réellement contestée, car c'est plutôt une source de difficultés que d'avoir attribué un évangile à un personnage obscur plutôt que le placer sous le patronage d'un apôtre prestigieux. Marc étant réputé avoir retranscrit fidèlement les souvenirs de Pierre, on est en droit de se demander pourquoi son évangile n'a pas tout simplement été attribué à ce dernier. Est-ce parce qu'il existait déjà à l'époque un évangile de Pierre ? Toujours est-il que le premier des apôtres est curieusement absent du Nouveau Testament, si on lui refuse la paternité des deux épîtres qui lui sont attribuées, mais qui sont postérieures et de tonalité nettement paulinienne.

¹⁸ Pour certains auteurs critiques, Matthieu serait plutôt le dernier, notamment dans sa version définitive, puisqu'il contient une théologie anti-juive très élaborée, donc postérieure à l'époque de la séparation. De plus, un important travail de justification vis-à-vis de l'Ancien Testament a été opéré, et l'on sent nettement l'emprise d'une Église en cours de formation et soucieuse de construire son dogme et de le justifier.

¹⁹ Peut-être aussi parce que c'est l'évangile qui confie à Pierre, premier évêque de Rome, la succession apostolique.

²⁰ La finale de Marc (après Mc 16,8) n'existe pas dans les témoins les plus anciens, notamment le Sinaïticus et le Vaticanus qui datent de la fin du I^{er} siècle, ce qui prouve que les évangiles ont été révisés et ont fait l'objet d'ajouts ou de déplacements jusque tardivement. En toute logique, les Témoins de Jéhovah ont supprimé cette finale dans les dernières éditions.

Cet ordre traditionnel qui place Marc en deuxième position est critiquable à plusieurs égards : on s'explique mal que le compagnon de Pierre, en résumant Matthieu, ait pu passer sous silence la généalogie de Jésus qui établissait le fils de l'homme en même temps fils de David, alors même que le messie devait être issu du sang de David. Il est inexplicable aussi qu'il ait négligé de nous signaler sa naissance à Bethléem, ville de David, et les conditions de sa naissance toutes particulières. On serait donc plutôt fondé à estimer que l'évangile selon Matthieu constitue une amplification de celui de Marc plutôt que Marc une réduction de Matthieu. On verra plus loin que le mode de constitution de Matthieu est en réalité plus complexe et plus artificiel. Marc présente aussi des tournures araméennes, ce qui tendrait à indiquer une origine juive, mais aussi des latinismes, ce qui suggère une pluralité de sources. Marc prend soin d'expliquer à son public les expressions araméennes qu'il emploie, ou les rites juifs de purification. On reconnaît également dans certains passages une influence de l'apôtre Paul. Les plus critiques y ont vu une sorte de fourre-tout : selon ce que l'on souhaite expliquer, on a fait de Marc le compagnon de Paul et le secrétaire de Pierre, juif d'origine, mais écrivant de Rome ou d'Alexandrie... Une autre caractéristique de Marc est son souci de justifier la messianité de Jésus par la multiplication des miracles qui interviennent dès le chapitre 1, dès le début du ministère de Jésus en Galilée. Il est d'ailleurs frappant de constater la rupture de style qui donne l'impression qu'une collection de miracles²¹ a été intégrée dans un texte précédent. Si l'on ajoute que Papias d'Hiérapolis, son premier témoin historique le dit désordonné alors que cet évangile frappe au contraire par un regroupement systématique des discours, des miracles et des événements aux dépens de la chronologie, que l'on constate une rupture après le repas pascal, que la fin a été ajoutée tardivement, que le premier verset est douteux, que les auteurs modernes lui attribuent une longue préhistoire à partir de documents différents, nous avons quelques soupçons sur l'étrange ou divine alchimie qui a conduit ce premier évangile à devenir le deuxième.

Ce qui conduit les spécialistes à privilégier désormais la thèse de l'antériorité de Marc, c'est aussi que l'essentiel de son matériau se retrouve dans les deux autres synoptiques et qu'il semble bien qu'il ait constitué une grande part de leur documentation, ne serait-ce que dans une version primitive. L'autre

²¹ Ces miracles étaient chose commune à cette époque où les magiciens parcouraient la région. Irénée a répondu sèchement aux accusations de magie proférées à l'encontre de Jésus, car ce dernier accomplissait des miracles *sans le pouvoir d'incantation, sans les sucs d'herbes et de plantes, sans l'observation inquiète des sacrifices, libations ou saisons*. Pourtant, les signes opérés par Jésus ressemblent fortement aux actes des faiseurs de prodiges de l'époque.

source est représentée par un document supposé, composé des passages communs à Matthieu et à Luc, mais absents de Marc. Ce document qui n'avait pas de vocation narrative rapportait essentiellement des paroles de Jésus, et constituait une sorte de recueil de discours. Des savants allemands du XIXe siècle l'ont appelé *Quelle* (la source) ou évangile « Q ». Ce document a d'autant plus de chance d'avoir été élaboré en langue sémitique (araméen plutôt qu'hébreu) qu'il se compose de paroles qui ont été prononcées dans ces langues. Ces deux sources, Marc²² et les *Logia* de Q (pluriel latinisé du terme grec *Logion*) seraient les œuvres primitives à partir desquelles les différentes amplifications de Matthieu et de Luc auraient été réalisées²³. D'autres arguments plaident pour l'ancienneté de Marc, ainsi son style généralement plus dépouillé, mais aussi plus précis quand il relate un événement, et sans doute plus « brut », car ses continuateurs semblent avoir atténué certains propos. Il faut aussi noter chez Marc une certaine sobriété théologique, avec notamment l'omission des *mystères* de l'incarnation et de la résurrection. En revanche, il est assez visible que le propos de Marc consiste essentiellement à justifier la prétention messianique de son Jésus par les signes opérés et autres miracles, de plus en plus nombreux et de plus en plus spectaculaires.

L'évangile de Luc est l'œuvre d'un chroniqueur qui ne fait pas mystère de son utilisation de sources antérieures qu'il néglige malheureusement de citer. On considère aujourd'hui qu'elles étaient au minimum au nombre de trois : l'évangile de Marc dans une version primitive, la source Q connue aussi de Matthieu, et des traditions propres qui constituent plus d'un tiers de son évangile. La question s'est posée de savoir si ce dernier ensemble était assez homogène pour constituer une source « L²⁴ ». Luc est un pagano-chrétien. Il dédit son évangile à l'excellent Théophile, personnage qui nous est inconnu, mais auquel il dédit également les Actes des apôtres, considéré comme son

²² Poussant encore plus loin la logique, des exégètes comme Marie-Émile Boismard ont identifié une première version de Marc, un proto-Marc, qui se termine avec le repas pascal et constitue la source première. Les récits qui suivent, l'agonie à Gethsemani et la Passion ne sont plus repris par Luc. On comprend donc qu'il a existé une source supplémentaire, de type matthéo-marcienne où il était question de la Passion. Ce qui fait de cette troisième source un document plus récent ; comment admettre alors que le primochristianisme ait pu ignorer la Passion et la résurrection ? L'évangile de Marc ne connaît pas non plus le mot *nazôraïos*, ce qui est probablement lié.

²³ Cette « théorie des deux sources » est désormais considérée comme dépassée et il est admis par les exégètes et autres spécialistes que d'autres documents primitifs et intermédiaires ont existé.

²⁴ Certains auteurs, tel Pierre Nautin n'ont pas hésité à remettre en cause la théorie des deux sources et à proposer un évangile de Luc complet comportant le récit de la Passion.

tome 2. L'attribution de cet évangile à Luc date du deuxième siècle. On a immédiatement pensé au compagnon et médecin de Paul cité dans Philémon, Colossiens, et 2 Timothée. Cet évangile était le seul reconnu par l'ultra-paulinien Marcion²⁵. Les particularités de cet évangile, théologiquement parlant, sont une référence insistante au rôle du Saint-Esprit, une forte perspective d'une histoire du salut, ainsi que son universalisme. La vie de Jésus y est largement réinterprétée. Luc attribue à Jésus le titre de Seigneur (Kyrios) ce qui exprime qu'il l'envisage moins comme un prophète ayant prêché en Palestine que comme un Christ assis à la droite de Dieu. Cette conception traduit une influence paulinienne manifeste et un plus grand éloignement dans le temps. La théologie est plus élaborée, la pensée plus grecque, les préoccupations plus philosophiques. Sur le plan narratif, il fait une large part à des récits anecdotiques qui ont enrichi la liturgie. Il se préoccupe du sort des pauvres et des réprouvés qui bénéficient de toute la sollicitude de Jésus, ainsi les pécheurs, les publicains, les larrons, les repentants ou les infirmes. Au point que Luc sera censuré sous l'influence paulinienne puisqu'il est désormais admis par les exégètes que le célèbre épisode de la femme adultère que l'on retrouve aujourd'hui chez Jean²⁶ appartenait primitivement à l'évangile de Luc, après Lc 21,38. L'explication est que la sollicitude de Jésus ne devait pas conduire à un pardon facile de l'adultère. Il aurait été retiré par l'école alexandrine.

Arrivé en troisième position, Luc déclare franchement avoir emprunté sa chronique aux traditions courantes et à des textes précédents, et il paraît l'adresser spécialement aux fidèles issus de Paul, dans un univers helléniste.

Enfin l'évangile de Jean qui lui, est censé avoir connu Jésus, est très inspiré des philosophies d'Alexandrie et nous décrit, en prenant une certaine distance sur les événements, un Jésus professeur de métaphysique toujours parfaitement maître des événements qui l'impliquent. Le prologue, très connu (au commencement était le Verbe), a pour objet d'ancrer immédiatement le Jésus historique dont il va être question dans la *théologie haute* et la perspective du Christ du dogme. C'est une manière, avec dix-neuf siècles d'avance, de refuser

²⁵ Certains auteurs critiques suggèrent qu'au contraire, l'évangile de Marcion fut antérieur et que l'on construisit Luc postérieurement pour contrecarrer les thèses de Marcion. L'évangile de Marcion est le plus ancien qui soit attesté par l'histoire.

²⁶ Cet épisode célèbre est absent du plus ancien témoin de Jean, le papyrus Bodmer II p66, mais aussi du p75, du Vaticanus, du Sinaïticus, du codex Éphrem, du Freerianus, du Koridethi et des anciennes versions latines et syriaques. D'autres manuscrits le placent chez Jean, mais à un autre endroit. M.-É. Boismard y reconnaît le style de l'auteur de Luc. M.-É. Boismard — Comment Luc a remarié l'évangile de Jean — Gabalda — 2001

de séparer le Jésus de l'histoire du Christ de la foi. Il faut toutefois distinguer entre la rédaction finale et le récit primitif. Ignace d'Antioche semble se référer à cet évangile sans le citer explicitement. On lui attribue une date assez tardive, ce qui conduit à en faire l'œuvre d'un apôtre très vieux si l'on veut respecter la thèse d'une rédaction par Jean, fils de Zébédée. La tradition s'appuie en effet sur le « témoignage » d'Irénée qui veut que cet évangile ait été écrit à Éphèse : *Jean le disciple du Seigneur a écrit l'évangile lorsqu'il était à Éphèse en Asie.* Il tient son témoignage de Polycarpe, évêque de Smyrne, ce dernier ayant été en relation avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur selon une lettre d'Irénée adressée à Florinus. Une autre tradition s'appuie sur Papias d'Hiérapolis (donc antérieure à Irénée), cité par Eusèbe. Elle évoque Jean le presbytre qui serait un continuateur. Le vrai auteur serait ce Jean l'Ancien plutôt que Jean l'apôtre. Il faut ajouter que la légende entourant les dernières années de Jean a brouillé le message. Jean a été martyrisé à Rome, inondé d'huile bouillante dans un chaudron d'où il ressortit indemne, exilé dans les mines à Patmos, pour finir sa vie à Éphèse où l'on peut profiter de la visite pour admirer la maison de la Vierge Marie qui l'accompagna. Tous ces éléments à caractère pittoresque peuvent faire douter du sérieux des éléments le concernant, d'autant que d'autres sources suggèrent de Jean fut martyrisé à la même époque que son frère Jacques et qu'il faut en conséquence retenir l'hypothèse d'un continuateur, Jean l'Ancien, voire d'une école johannique.

Sur le lieu de la rédaction de l'évangile de Jean, de nombreuses hypothèses ont été avancées. Plusieurs indices plaident pour Antioche ou pour la Transjordanie, plutôt que pour Éphèse. Le style johannique porte une double influence araméenne et grecque. Le souci de Jean est de montrer le lien entre le Jésus historique et le Christ de l'Église. L'originalité de son évangile est que la gloire du Christ s'est déjà manifestée et que le royaume est déjà là et plus à venir. Cet évangile aussi est celui de l'amour : le fameux *aimez-vous les uns les autres* est tiré de Jean (le verset Jn 13,34 le dit à deux reprises) et cela est répété en Jn 15,12²⁷. D'autres hypothèses concernant l'auteur réel font état du disciple que Jésus aimait, expression qui pourrait aussi bien désigner Lazare, le ressuscité, seul personnage dont il est dit que Jésus l'aimait. Mais le personnage de Lazare est inconnu des autres évangélistes, ce qui nuit à la crédibilité de cette hypothèse. On peut dire à propos du rédacteur qu'il provient d'un milieu juif plutôt marginal et différent de celui des autres évangélistes. Peut-être s'agit-il d'un helléniste de Palestine ou de Syrie, qu'il ne fait sans doute pas partie du groupe des douze

²⁷ Le même précepte se retrouve dans la première lettre de Pierre, 1Pi 1,22. Qui a copié ?

qu'il semble mal connaître et dont il est le seul à ne pas donner la liste, alors qu'il cite volontiers d'autres disciples de Jésus. Il semble appartenir à un milieu social différent et connaît même le grand prêtre. Enfin, il est sans doute originaire de Jérusalem, ou du moins familier, car il est bien renseigné sur les coutumes et la géographie du pays, par exemple le Cédron ou la piscine de Siloé.

Une autre caractéristique de l'évangile de Jean est d'être difficilement « synoptisable ». En effet, s'il nous conte une histoire globalement ressemblante, il s'en éloigne fortement dans le détail. Jésus tient bien des discours (fort longs) et réalise aussi des miracles, mais ce ne sont pas les mêmes. Le Jésus de Jean ne parle pas non plus comme celui des synoptiques. Très peu d'épisodes ont un parallèle. Joseph Fitzmyer²⁸ s'interroge : *Quelle image de Jésus aurions-nous si nous ne possédions que le quatrième évangile ?* C'est une bonne question : nous aurions l'image d'un Jésus très maître de lui (bien différent du Jésus angoissé de Luc), nous ne saurions pas qu'il est né à Bethléem, du Saint-Esprit et d'une mère vierge, ni qu'il a été baptisé. Et justement, cette question de l'ordre de rédaction revêt une grande importance, car deux évangiles seulement évoquent l'enfance de Jésus. En revanche, tous accordent une place de choix à Jean Baptiste, surtout Luc (et même lourdement) nous apprenant que Jésus et Jean sont nés à la même époque, dans des circonstances miraculeuses, et qu'ils sont parents. Entre Jésus et le courant baptiste, il y aurait donc non seulement une proximité d'idées, mais aussi de forts liens. Or l'évangile de Jean témoigne d'une concurrence entre les milieux baptistes et les premiers chrétiens.

Aux dires des exégètes et spécialistes chrétiens modernes, l'histoire de la formation des évangiles est une question extrêmement complexe, bien éloignée de la version grand public de l'Église de quatre textes écrits d'un seul jet par quatre auteurs divinement inspirés. Ce qui revient à faire le constat d'une réécriture orientée dans des intentions dogmatiques, et constitue une forte présomption contre l'historicité du héros principal et de ses divines aventures.

Morphologie et contenu des évangiles

Les théories sur la formation des évangiles sont une affaire complexe qui fait intervenir des phases successives de rédaction. Une partie du matériau évangélique est parfois propre à un seul auteur, et parfois commun à deux, trois et plus rarement quatre évangiles. Pour ne pas introduire le risque de confusion

²⁸ Joseph Fitzmyer — Vingt questions sur Jésus-Christ — Cerf 1983

entre les évangiles et leurs rédacteurs présumés, j'adopterai ici la terminologie Mt, Mc, Lc et Jn pour désigner les textes.

Nous avons vu que Mc se retrouvait presque entièrement dans Mt et Lc, car il leur est globalement antérieur et a constitué une partie de leur documentation. Mt et Lc ne sont pas copiés l'un sur l'autre puisqu'ils disposent chacun de récits qui leur sont propres, même si certains spécialistes pensent que les quelques originalités sont sans doute plus tardives et qu'ils ont pu utiliser Mc à des stades différents de son élaboration.

Au total, nous disposons d'un évangile global²⁹, revendiqué par l'Église qui a cumulé sans vergogne les quatre traditions au mépris du message de chacun. Chaque élément y est considéré de la même manière, qu'il soit attesté par un seul évangile ou par plusieurs³⁰, et qu'importe si c'est dans des termes identiques, similaires, approchants, différents ou contradictoires. Une partie, commune aux quatre évangiles constitue en quelque sorte le noyau. Cet évangile « minimal » est très bref. Il concerne Jean Baptiste et certains épisodes de la Passion et de la résurrection. Il correspond schématiquement à la partie commune à Mc et Jn.

Il a également été constaté depuis longtemps que deux cent trente versets sont communs à Mt et Lc mais inconnus de Mc. Ils constituent la deuxième source principale, dite « Q » évoquée plus haut. Il faut aussi considérer une source secondaire, commune cette fois à Mt et Mc, mais inconnue de Lc, qu'on pourra appeler « MM ». Cette source, rarement mentionnée, comporte des épisodes et des miracles supplémentaires, ainsi que l'essentiel des récits de la Passion dont il sera question ultérieurement. La question se pose de savoir qui en est l'auteur et de quand elle date. Enfin, chaque évangile dispose de ses traditions propres, d'une importance variable d'un auteur à l'autre. Mais quantitativement, elles constituent quand même près de la moitié de l'évangile global.

La tradition propre à Mt représente 20 % de l'ensemble. Elle comporte une généalogie de Jésus, l'adoration des mages, la fuite en Égypte et le massacre des

²⁹ Bart Ehrman s'élève contre cette manière de voir les choses, car un évangile global est un document nouveau qui gomme les originalités de chaque auteur et fait apparaître des différences internes alors que chaque évangile lu seul a sa cohérence.

³⁰ La question des attestations multiples qui peut intéresser l'historien ne semble pas concerner l'Église : que l'existence de frères de Jésus soit attestée par les quatre évangiles, mais aussi par Paul, les Actes et même Flavius Josèphe, ne l'émeut pas le moins du monde.

Innocents, ainsi que le discours contre les serments, sur l'aumône, la prière et le jeûne en secret, l'épisode du fardeau léger, les paraboles de l'ivraie, du trésor et du filet, celle du débiteur impitoyable, le message de la prière en commun, la continence volontaire, les ouvriers envoyés à la vigne, les deux fils, les dix vierges, l'annonce du jugement dernier, la mort de Judas (différente de celle des Actes, écrit par Lc, mais absente de son évangile !), la garde du tombeau, les soldats soudoyés et l'apparition finale en Galilée.

La tradition distincte de Luc, qui représente plus d'un tiers de son évangile, contient un prologue, l'annonce à Zacharie, la Visitation, le magnificat, la naissance et la circoncision de Jean Baptiste, le benedictus et la naissance de Jésus, l'annonce aux bergers, la présentation et le recouvrement de Jésus au Temple, une généalogie (distincte de celle de Matthieu), la résurrection du jeune homme de Naïn, le mauvais accueil de Jésus en Samarie, le retour des soixante-douze disciples, le bon Samaritain, Marthe et Marie, l'ami importuné, la parabole du riche insensé, du serviteur châtié, du figuier stérile, l'épisode de la conversion, de la femme voûtée, le choix des places, le renoncement, la drachme perdue, le fils perdu, l'intendant astucieux, le mauvais riche et le pauvre Lazare, les serviteurs inutiles, les dix lépreux guéris, le pharisien et le publicain, une importante annonce que Jésus est venu jeter le feu sur la terre et qu'il doit mourir à Jérusalem, le royaume de Dieu qui est parmi nous, l'épisode du larron repent, l'apparition aux disciples d'Emmaüs, et enfin l'Ascension, également citée dans les Actes.

La tradition spécifique à Jn comporte un prologue, les premières vocations près du Jourdain, les noces de Cana, l'entretien avec Nicodème, le témoignage sur celui qui vient d'en haut, l'épisode de la Samaritaine, la fête des tentes à Jérusalem, un discours sur l'origine du Christ, la femme adultère, les Juifs et la race d'Abraham, la guérison d'un aveugle, le bon pasteur, la résurrection de Lazare, les épisodes du lavement des pieds, de l'amour fraternel (je suis le cep) l'annonce du départ, le don de l'esprit, le retour, le coup de lance, l'apparition à Marie de Magdala, l'annonce du martyr de Pierre, et Jésus confiant sa mère au disciple aimé. L'évangile de Jn n'est pas non plus copié sur les autres, car de nombreux récits manquent ou sont présentés dans une version différente, voire contradictoire.

La partie propre³¹ à Mc enfin, très restreinte et sans doute tardive, se compose d'une phrase introductive et de quelques éléments isolés : le sabbat fait

³¹ On pourrait aussi considérer sur un simple plan méthodologique les « absences propres » qui

pour l'homme, Jésus jugé *hors de sens*, la parabole de la semence qui croît d'elle-même, l'appel à la vigilance et le jeune homme qui s'enfuit nu.

C'est donc près de la moitié de l'évangile global qui appartient à une de ces quatre traditions où chaque récit, chaque histoire et chaque témoignage n'est attesté que par un seul auteur. L'existence de traditions propres s'ajoutant à des éléments communs nous permet d'envisager une préhistoire des évangiles particulièrement compliquée, une multiplicité de sources, une dispersion des communautés et une faible diffusion de l'information. Elle suggère fortement une écriture tardive et réalisée en plusieurs strates³². Il semble peu vraisemblable que les dates officielles de rédaction puissent être sérieusement prises en compte. Sans doute tardives par rapport à la tradition orale et aux premières notes prises, certainement trop précoces par rapport à la rédaction définitive. Il est probable qu'au moment de stabiliser sa doctrine, calquée sur les affirmations d'Irénée, l'Église ait simplement adopté les dates extrêmes compatibles avec l'âge possible des rédacteurs présumés.

Si l'on admet que plusieurs traditions³³ se sont additionnées, puis superposées et qu'elles ont fini par fusionner, on pourrait s'attendre à ce que ces écrits, tous anciens, présentent une certaine homogénéité et une ressemblance aboutissant à un Jésus à l'image stable et claire. Mais comme par définition ces traditions sont uniques, nous ne disposons d'aucun recul pour apporter une quelconque critique, si ce n'est de s'interroger sur l'absence chez les autres évangélistes d'épisodes importants relatés par le dernier. Ainsi, il est gênant que certains des récits les plus fameux de la vie de Jésus ne soient attestés que par un seul évangéliste comme les épisodes des noces de Cana et de la femme adultère qui ne se retrouvent que dans l'évangile de Jean. Il serait plus aisé d'admettre une telle absence pour des anecdotes plus ordinaires ou des événements moins significatifs. Comment justifier que les trois autres auteurs

n'auraient pas moins de signification : l'absence du mot *Jésus-Christ* dans Lc, ou l'oubli de la séance de flagellation dans le même Lc, l'absence de mention de Bethléem et de naissance virginale dans Mc et Jn, etc.

³² C'est le résultat des travaux conduits par les Pères dominicains de l'école biblique de Jérusalem qui œuvrent à reconstituer un proto-Mc, un proto-Lc, des documents préjohanniques et nombre de textes intermédiaires.

³³ L'historien ne peut que constater que le puzzle évangélique n'est pas complet ainsi que le prouve l'existence des *agrapha*, citations isolées de Jésus qui font penser à des pièces de puzzle sumnuméraires.

aient pu les oublier ou les négliger ? Et c'est encore plus vrai dans le cas de Jean qui écrit le dernier.

Les récits communs posent davantage de questions, notamment quand ils présentent des divergences. Dans Q, on retrouve l'annonce de Jean Baptiste, les tentations de Jésus, les béatitudes et l'essentiel du discours sur la montagne, les annonces et recommandations aux apôtres, la malédiction aux villes de Galilée, aux pharisiens et à Jérusalem, la réponse à la prière, la réplique à l'accusation de guérir par Satan, les paraboles du sénevé, du levain, du sel insipide, de l'argent confié et surtout le Notre Père, soit au total deux cent trente versets qui ne se retrouvent pas dans Mc. Les disciples qui sont à l'origine de Q ne peuvent pourtant pas présenter les choses de manière très différente de Mc qui est censé rapporter le témoignage de Pierre. Or selon Q (mais aussi les autres sources de paroles), il faut croire que pour ses contemporains, Jésus a essentiellement marqué par ses discours, employait parfois un ton violent et un style très imagé, à la mode orientale, ponctué de paraboles, de symboles, d'énigmes et de proverbes. Il empruntait logiquement ses références aux différents livres de l'Ancien Testament. Enfin, les miracles sont quasiment absents de la source Q. Le Mc ancien, s'attache au contraire à mettre en valeur les actions, les voyages et surtout les guérisons et miracles, de plus en plus spectaculaires.

Il est étonnant qu'on ait tant insisté au XIXe siècle sur les versets communs à Mt et Lc mais inconnus de Mc, sans doute parce que l'hypothèse était alors scandaleuse, et négligé la partie commune à Mt et Mc, mais inconnue de Lc. Il s'agit pourtant d'épisodes intéressants, comportant des précisions sur le vêtement et la nourriture de Jean Baptiste, sur son exécution, la mention des anges servant Jésus dans le désert, la conclusion sur des paraboles, des récits de guérison (à Genesaret, la fille de la Cananéenne, le sourd bègue) des discussions sur les traditions des pharisiens et sur le pur et l'impur, la deuxième multiplication des pains, la réprimande à Pierre (passe derrière moi, Satan !) les questions au sujet d'Élie et du divorce, la demande des fils de Zébédée, la malédiction du figuier, ainsi que l'essentiel des récits qui suivent le repas pascal, notamment les épisodes de Jésus devant le Sanhédrin, le levain des pharisiens, Barrabas, le grand prêtre déchirant sa tunique après le blasphème, les outrages des soldats, le cri de Jésus à sa mort, le rideau du Temple qui se déchire. Cet ensemble est loin d'être négligeable.

Une troisième partie commune cette fois à Mc et à Lc contre Mt, est plus restreinte. Elle contient des récits tels que la guérison d'un démoniaque, Jésus quittant secrètement Capharnaüm, la nouvelle des guérisons, la conclusion de

l'épisode de Gerasa, la guérison du chef de la synagogue, des précisions sur la parabole des vigneronniers homicides et sur les plus grands commandements, l'obole de la veuve et l'appel à la vigilance.

Qu'il s'agisse d'éléments communs ou propres à chacun, qu'on soit en présence de recouvrements, de contradictions, d'absence ou de silence, chacun pourra s'interroger et interpréter à sa façon l'assemblage hétéroclite qui lui est ainsi présenté et tenter d'imaginer le nombre de traditions et de documents qui ont pu être élaborés à un moment ou à un autre. On pourra aussi se demander aussi pourquoi aucun de ces documents primitifs n'est parvenu jusqu'à nous.

Le nombre des évangiles

Nous sommes tellement habitués à considérer nos quatre évangiles habituels que nous en avons oublié qu'ils étaient bien plus nombreux à l'origine. Avant que le canon ait désigné et diffusé les textes que nous connaissons, les premières communautés chrétiennes n'ont disposé d'aucun évangile, ou alors d'évangiles que nous ne connaissons plus, ou de textes divers rejetés depuis par l'Église.

Dans le monde juif, nous connaissons une floraison de documents qui se bousculent et s'entrecroisent. Les découvertes de Qumrân en témoignent. L'évangile semble constituer un genre littéraire bien attesté, au même titre que les apocalypses. D'autres écrits, dont certains sont attribués à des apôtres ayant connu Jésus, ont fini par être écartés par l'Église pour des raisons diverses. On les désigne alors sous le terme d'apocryphes, ce qui signifie « textes cachés », auxquels le chapitre suivant sera consacré. Car les premiers siècles ont donné lieu à une telle production littéraire que c'est entre une bonne cinquantaine d'évangiles qu'il a fallu choisir pour retenir les plus sérieux. Le choix a fini par porter sur quatre. Pourquoi ce nombre ? La réponse nous vient de saint Irénée :

L'Église est répandue dans le monde entier ; or le monde a quatre régions, il faut donc quatre Évangiles. En outre, l'Évangile est comme le vent de la vie pour les hommes ; or il y a quatre vents cardinaux.

Ce à quoi saint Cyprien ajoute :

Et il y avait quatre fleuves dans le paradis terrestre.

Devant la force décisive de tels arguments scientifiques, on choisit alors quatre évangiles ou plus précisément quatre évangélistes³⁴. Les autres textes

³⁴ Il n'est pas interdit de se demander pourquoi Jacques le Juste, frère de Jésus et chef de l'Église

furent déclarés apocryphes, ce qui n'a pas empêché d'y puiser une certaine inspiration, par exemple le nom des rois mages ou la description de la crèche. Mais pourquoi quatre plutôt qu'un ? Un élément de réponse est que tel évangile pouvait être préféré dans un milieu particulier et qu'il n'était pas possible d'éliminer un texte unanimement considéré dans une région importante. De même, il a été admis que quatre auteurs ont pu relater le même événement, chacun insistant sur les éléments qui l'avaient le plus particulièrement frappé. C'est ainsi qu'on justifie habituellement la présence d'un détail dans un texte et son absence dans un autre. C'est aller un peu vite en besogne : cela expliquerait à la limite pourquoi les récits les plus anciens n'ont pas été recopiés par la suite, par exemple pourquoi Jn aurait pu juger inutile de reprendre un détail déjà partagé par les trois synoptiques. Mais cela n'explique pas pourquoi Jean ajoute des récits importants que ses prédécesseurs auraient alors omis. Pourquoi Marc, Luc ou Matthieu auraient-ils oublié de citer l'épisode de la résurrection de Lazare ? Était-ce sans importance ?

L'ancienneté des évangiles

Les auteurs chrétiens, anciens ou modernes, mettent une ardeur extrême à nous convaincre que les évangiles ont été écrits très tôt après les faits qu'ils relatent et sont en tout cas bien plus proches des événements originaux que d'autres documents antiques pourtant peu contestés. Et de citer à l'envi les siècles qui séparent l'œuvre de Virgile de la plus ancienne copie connue. Mais Virgile n'a pas écrit des éléments de doctrine à partir de résurrections et autres miracles, dans l'intention de justifier une religion dont la hiérarchie a longtemps revendiqué un pouvoir temporel sur le monde.

Le travail de compilation a débuté au II^e siècle sous Trajan disent les uns, sous Hadrien selon les autres. Ce qui est certain, c'est que ni Clément de Rome, ni Barnabé, ni Ignace, ni Polycarpe ne mentionnent dans leurs épîtres ces documents évangéliques dont on a toutes les raisons de penser qu'en 150, ils n'existaient pas encore sous leur forme achevée³⁵. Il fait peu de doute que les

chrétienne de Jérusalem n'a pas écrit d'évangile. Si quelqu'un était qualifié pour cela, c'était bien lui. Il ne nous a laissé qu'une lettre, de laquelle l'expression *Jésus-Christ* est absente.

³⁵ Il est admis que les évangiles ont été complétés et corrigés. Les onciaux du IV^e siècle ne connaissent pas le récit marcieu de l'apparition de Jésus ressuscité. Les premiers témoins ne connaissent pas l'épisode de la femme adultère dans Jean, et certains manuscrits le placent dans l'évangile de Luc. La phrase célèbre « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font » est également absente des textes les plus anciens. De tels exemples sont très nombreux.

dates avancées par l'Église ont été assez systématiquement adaptées à ses thèses. Nous n'avons pas davantage de preuves concernant les dates de rédaction des évangiles ou des épîtres que nous n'avons de certitude sur la réalité de l'existence de leurs auteurs présumés qui, pour les historiens, restent de parfaits inconnus.

Il est difficile de suivre la tradition sur la grande ancienneté des évangiles pour trois raisons. La première est archéologique : personne n'a retrouvé d'évangile ou même de fragments d'un évangile qui ne soient postérieurs d'un siècle au moins à l'époque de la mort présumée de Jésus. La seconde porte sur les témoignages : il faut attendre les années 170-180 pour que les auteurs chrétiens nous informent de l'existence des quatre évangiles que nous connaissons, même si antérieurement à cette date, de rares éléments sont ponctuellement cités. La troisième raison est d'ordre interne : l'analyse des documents nous laisse entendre, que contrairement aux affirmations réitérées de l'Église, ils ne sont pas des premières mains réalisées en une fois, mais qu'ils proviennent de sources antérieures qui ont été longuement retouchées et retravaillées. À la lecture de Mt et de Jn, les deux évangiles censés avoir été écrits par des disciples de Jésus, il est évident que nous ne sommes pas en présence de témoins oculaires. Par exemple, la liste des apôtres chez « Jean » est incomplète et il ne nous apprend rien sur lui-même, son frère Jacques ou son père Zébédée, ni sur son métier ou sur son rôle. Et ainsi qu'on l'a vu, il ne semble pas connaître l'existence les évangiles écrits par ses trois prédécesseurs, ni l'apôtre Paul. On retrouve dans Mt des passages qui trahissent vis-à-vis des juifs une animosité anachronique, car elle ne se justifiera pas avant la fin du siècle. Mt va jusqu'à innocenter Pilate et fait qualifier Jésus de « juste » par la propre femme de Pilate (Mt 27,19). On retrouve la même préoccupation dans Jn. À la fin du IIe siècle, une épître apocryphe attribuée à Pilate accentuera encore cette tendance.

Sur ce point, le penseur juif Léo Baeck est encore plus catégorique³⁶...

Dans la forme que nous leur connaissons aujourd'hui, aucun des évangiles n'a pu être écrit avant la première génération postérieure à la destruction du Temple. Deux d'entre eux trahissent une rédaction encore plus tardive, c'est-à-dire au cours du IIe siècle.

... estimant que les évangiles ne contiennent pas seulement des faits et gestes de Jésus, mais surtout les conceptions des communautés chrétiennes. Il

³⁶ Leo Baeck – Les évangiles, une source juive p.101 — Éd. Bayard

nous cite un autre élément bien connu des critiques, qui concerne une prédiction de Jésus effectuée a posteriori :

Cette génération se voit prédire son châtement pour que retombe sur vous tout le sang innocent répandu sur la Terre, depuis celui d'Abel le juste, jusqu'à celui de Zacharie, le fils de Berachia, que vous avez tué entre le Temple et l'autel. (...) Ce Zacharie dont parle Flavius Josèphe³⁷ (IV p.51s dans sa Guerre des Juifs) fut poignardé par les zélotes en l'an 68.

Est-il crédible que les trois derniers évangiles ne fassent aucune allusion à la destruction du temple de Jérusalem, événement spectaculaire censé être tout récent, alors que cette destruction justifie de manière spectaculaire la prédication de Jésus et celle de Jean Baptiste ? On devrait pouvoir noter un très net changement de ton entre Marc, censé avoir été écrit juste avant, et ses trois concurrents qui témoignent après cet événement fondamental. C'est pour cette raison que certains auteurs traditionalistes estiment que les évangiles sont plus anciens qu'on ne l'admet habituellement. Mais la thèse des quatre évangiles écrits avant la destruction présente alors d'autres difficultés : 1) on ne s'explique pas alors pourquoi aucun auteur chrétien n'évoque les évangiles en tant que documents, notamment Clément de Rome, s'ils sont écrits depuis si longtemps ; 2) on s'attendrait logiquement à ce qu'une seconde série d'écrits signale l'événement spectaculaire survenu en 70 et témoigne des bouleversements intervenus à sa suite, notamment au sein de la communauté chrétienne et des relations que la nouvelle situation induit vis-à-vis des juifs. Il semble pourtant que l'argument du changement de ton ou de doctrine, avant et après la destruction de Jérusalem, n'ait pas été beaucoup discuté ou du moins qu'il n'ait pas laissé de traces. Et on oublie d'évoquer la thèse symétrique selon laquelle la rédaction des évangiles pourrait plutôt être très postérieure à l'époque de la destruction du temple.

On finit par comprendre que le fil conducteur de la chronologie de l'Église s'articule autour de l'agenda de Paul, en tout cas du Paul des Actes. En effet, Paul et Pierre sont censés être morts à la fin du règne de Néron, vers l'an 64, après que Paul ait rencontré Jacques, mort en 62. En reconstituant ses voyages, il est alors possible d'estimer leur chronologie, puis celle des épîtres, entre 49 et 63. Mais pourquoi alors retarder les écrits des apôtres Matthieu et Jean, et ceux de Marc et Luc, les compagnons de Pierre et de Paul ? Les dates admises à

³⁷ Une édition de la Guerre des Juifs de 1764 porte en note que c'est de ce Zacharie dont parle Jésus dans Mt 23,35. Que Jésus ait pu parler de son vivant d'un événement qui aura lieu bien après sa mort ne semble pas émouvoir l'éditeur.

l'époque moderne sont toujours celles que nous impose l'Église, qui situent la rédaction des évangiles dans les fourchettes suivantes : 65-70 pour Marc, 75-85 pour Matthieu et Luc³⁸ et 90-110 pour Jean. Mais ces affirmations ne font que reprendre une tradition transmise depuis Irénée et elles ne reposent sur aucun fondement historique tangible ou démontrable. L'étude interne et détaillée des textes nous donne au contraire toutes les raisons³⁹ d'estimer qu'ils ont été largement antidatés, et parfois même maladroitement.

Intégrité des évangiles

Quand on voit à quel point les exégètes chrétiens ont pu décortiquer le moindre mot, pesant sa présence ici et son absence là, appréciant son opportunité par rapport à un synonyme, on est conduit à se montrer exigeant sur la qualité des documents qui, en l'absence de sources historiques, sont les seuls témoins de l'existence de Jésus. Les auteurs chrétiens nous affirment que le message d'origine n'a pas été déformé et que les évangiles et les autres livres du Nouveau Testament ont été transmis intacts malgré les copies, recopies et traductions successives. Les exemples dont nous disposons confirment en effet qu'on observe peu de déformations entre les plus anciennes et les plus récentes copies des textes stabilisés. Il en est de même pour les écrits de Qumrân. Il y a donc peu de risques d'une dégradation naturelle. Il n'en est pas de même des traductions et des corrections intentionnelles. Un certain nombre de révisions⁴⁰ ou de tentatives de révisions ont eu lieu, parfois naïvement avouées par leurs

³⁸ Pierre Nautin présente un argument intéressant : il note que la « grande interpolation », c'est-à-dire l'introduction de la source Q dans le récit originel de Mc est globale chez Lc, alors qu'elle fait l'objet d'une répartition plus travaillée et plus opportune dans Mt. Il en conclut assez logiquement à une antériorité de Lc sur Mt, du moins pour cette partie.

³⁹ Un argument de poids est l'incompréhension du terme de *nazōraïos*, omniprésent dans les témoins les plus anciens, et que l'Église a choisi de traduire par *de Nazareth*, transformant ainsi l'appartenance à un mouvement en une origine géographique. Autre argument qui sera examiné ultérieurement : le vrai nom de Jésus est inconnu des évangélistes et de Paul.

⁴⁰ Un bon exemple nous est donné par la recherche de l'occurrence de l'expression *royaume des cieux* dont on peut constater qu'elle ne se retrouve que dans Mt. Il est facile de vérifier que la correction affecte selon le cas la quadruple tradition, la tradition synoptique ou la seule source Q. Elle conduit parfois à la réécriture totale de certains passages, et enfin, elle se retrouve dans des péripécies propres à Mt, notamment la célèbre déclaration *tu es Pierre* qui offre véritablement la succession apostolique à l'Église de Rome. L'expression originale est *royaume de Dieu*. Dans le même évangile, Mt 28,19, Jésus demande aux apôtres de baptiser *au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit*, employant une terminologie qui ne naîtra que trois siècles plus tard. Pour Boismard, ce verset « n'est probablement pas authentique ».

auteurs. Une première tentative infructueuse d'unification des évangiles a eu lieu à la fin du II^e siècle à l'initiative de Tatien : le *Diatessarôn*, s'appuyant peut-être sur une tentative précédente de Justin. Vers 330, Eusèbe de Césarée se demande naïvement dans un chapitre de sa « démonstration évangélique » jusqu'à quel point il est permis d'employer le mensonge comme remède à l'usage de ceux que cette méthode peut convertir. Et selon l'évêque Synosius : « *le peuple veut absolument qu'on le trompe. Les anciens prêtres d'Égypte en ont toujours usé ainsi* ». Ces propos ne sont pas pour nous rassurer. Une autre révision eut lieu par Hésychieus et Lucien, puis par saint Jérôme, pour un remaniement dont nous ne connaissons pas la teneur ni l'ampleur, mais qu'il évoque lui-même. Car en l'absence de protection d'auteur, saint Jérôme se plaignait des imposteurs, mais avouait avoir quelque peu dénaturé Origène et passé une bonne partie de sa vie à tenter de fusionner les synoptiques. Un procédé qui ne choque pas Grégoire de Nazianze qui écrit à Jérôme : *il faut plus que du babil pour imposer au peuple. Moins il comprend, plus il admire*. Dès les premiers temps, l'habitude prise d'adapter les textes afin de les rendre plus conformes à l'orthodoxie du moment provoqua des critiques. Ainsi, Celse dénonçait : *quelques-uns des chrétiens se donnent la licence de refondre et de transformer à trois ou quatre reprises le texte primitif de l'évangile afin d'échapper aux réfutations par des faux-fuyants*.

Ces refontes ne furent pas seulement le fait de l'Église : l'empereur Anastase fit exécuter de nouvelles rectifications constatées par saint Victor. Charlemagne convoqua des savants grecs et syriens pour corriger les évangiles. Sixte-Quint fit de même à deux reprises ; la première fois, *plusieurs milliers de passages furent corrigés, la deuxième fois deux mille*. Même s'ils concernent l'ensemble de la Bible, ces chiffres sont sans doute très exagérés. Mais malgré ces efforts méritoires, il n'a pas été possible d'établir solidement ces textes et d'en gommer toutes les aspérités. On a pu compter dans le codex Sinaiticus quatorze mille corrections, la plupart du temps sous la forme de petits signes indiquant qu'il ne faut pas tenir compte du texte qui est écrit.

Il est fort regrettable que le paradis terrestre ait eu quatre fleuves, et la Terre quatre régions et quatre vents cardinaux, car il eût été plus simple de n'avoir à notre disposition qu'un seul évangile. Et si son auteur avait été Jésus lui-même, ou son chroniqueur, notre recherche en eût été grandement facilitée.

Les traductions

Les traductions posent d'autres types de problèmes. Il est plus que probable que dans le passage d'une langue à l'autre, certaines nuances n'aient pas pu être prises en compte comme par exemple les subtilités du quadruple sens de la langue hébraïque, qu'Origène (185-254) n'hésite pas à reprendre pour la tradition chrétienne. Raoul Vaneigem⁴¹ s'interroge : *comment rendre en grec les idiomatismes hébraïques, avec ses verbes intemporels, ses jeux de mots, sa magie des sons, ses équivalences phonétiques, ses valeurs numériques attribuées aux lettres, autant d'éléments qui prêtent aux midrashim pré-évangéliques des significations que développeront les spéculations kabbalistiques, mais qui, demeurant lettre morte pour le grec, aboutissent à des contresens ?* De même, le fait que l'hébreu s'écrive sans voyelles pose parfois des problèmes. On en retrouve l'écho à propos des termes tels que Nazara, Nazareth, nazaréen, nazinéen, nazôrien. Faut-il comprendre *nazaréen* en traduisant *de Nazareth* sachant que cette localité n'a jamais été citée et que le mot correct serait alors *nazarénien*, en grec *nazarenos* voire *nazarethenos* ? Faut-il comprendre *naziréen*, consacré à Dieu, à l'image de Jean Baptiste, mais qui ne concerne pas Jésus qui ne s'abstient pas de vin ? Faut-il retenir *nazôrien*, le terme le plus souvent employé, mais dont on ne comprend pas clairement la portée ? Même incertitude à propos de l'emploi de l'aoriste ou du présent général, formes verbales inconnues du français, mais très répandues dans les langues orientales, qui conduit certains récits bibliques à énoncer des vérités permanentes⁴² ou intemporelles et non des événements précis, ponctuels et historiques.

Indépendamment de la langue employée, le simple passage d'un état d'esprit oriental à un état d'esprit occidental a sûrement déformé certains messages. Par exemple, par un système de correspondance, certains mots étaient employés pour d'autres : on disait Babylone, Ésaü ou Edom pour désigner Rome, ou Damas pour parler de Qumrân. On évoquait aussi le premier Temple pour parler du second et on dénonçait Nabuchodonosor pour désigner Titus. Il existait également une correspondance entre les nombres et les lettres et il était possible d'utiliser un nombre pour désigner une personne ou un lieu. Quand Matthieu explique qu'il y a quatorze générations de Babylone à David et

⁴¹ Raoul Vaneigem – La résistance au christianisme — Fayard 1993

⁴² Dans l'épisode du buisson ardent, Dieu se révèle à Moïse en disant « Je suis », terme qui en hébreu signifie tout à la fois « j'étais, je suis, je serai » et donc intraduisible en français. On approche sa signification en traduisant par « l'Éternel ».

quatorze générations de David au Christ, il fait référence au fait que le nombre correspondant à David, DVD, est égal à 4 +6 +4, ce qui vient à l'appui du rôle messianique qu'il veut attribuer à Jésus, tout comme sa naissance à Bethléem, la ville de David. De même que nous ne comprenons plus la moitié des allusions satiriques présentes dans les opérettes d'Offenbach, il est probable qu'une part significative du contenu réel de la Bible nous échappe encore.

Tout le matériau littéraire de ce qui va constituer les évangiles se trouve déjà en place dans l'Ancien Testament et les écrits intertestamentaires. Il suffit de piocher : des récits de martyres (Daniel, Macchabées), des généalogies (Chroniques), des dictons et adages (Proverbes, Ecclésiaste, Siracide), des prières (Psaumes), mais aussi des récits, paraboles et paroles de sagesse. Il ne fait pas de doute que le message chrétien qui se retrouve dans les évangiles a été rédigé dans des formes imprégnées de la culture judaïque de l'époque, et dans toute sa diversité. Ainsi, *la tradition évangélique n'est rien d'autre que toute la tradition du monde juif de l'époque* comme le constate Léo Baeck, citant à l'appui de sa démonstration le *Notre Père*, absent de Marc et de Jean, mais présent dans Marcion et dans la Didachè.

La langue des évangiles

La question de la langue dans laquelle les évangiles ont été rédigés a fait l'objet de débats acharnés. Car paradoxalement, les premiers documents d'une religion réputée être née en Palestine nous sont tous parvenus en grec. Il semble pourtant évident que certains d'entre eux ont dû être écrits en langue sémitique, ne serait-ce que lorsqu'il s'est agi de relater des paroles prononcées par les protagonistes. Selon Eusèbe de Césarée, Papias d'Hiérapolis aurait témoigné vers 130 d'un Matthieu hébraïque composé de propos de Jésus, et des paroles authentiques de Jésus n'ont pu avoir été prononcées qu'en araméen. Une intense polémique agite le monde des spécialistes afin de démontrer que de nombreux passages sont des traductions et que des hébraïsmes ou araméismes sont cachés derrière le texte grec, trahissant la langue originale. L'hypothèse d'une rédaction primitive dans une langue sémitique présente aussi pour certains l'avantage de vieillir encore les dites versions originales. A contrario, elle augmente l'écart qui sépare cette première rédaction des premiers témoins identifiés.

Étrangement, on retrouve parmi les partisans des originaux hébreux ou araméens des traditionalistes et des critiques, et parmi leurs détracteurs, la fine

fleur de l'orthodoxie. Parmi les critiques, on peut citer Bernard Dubourg⁴³ qui retrouve à chaque pas des expressions ou des constructions hébraïques, et en conclut que les évangiles ne sont qu'un *midrash* juif, entièrement construit à partir des textes de l'Ancien Testament, tout particulièrement l'évangile selon Matthieu. Son œuvre a fait l'objet d'un silence méprisant plutôt que d'une réfutation argumentée. Pourtant, en dépit du style assez difficile de l'auteur, sa démonstration⁴⁴ implacable est troublante, même si elle ne va pas jusqu'à proposer une reconstitution du processus historique de la rédaction des évangiles. À l'autre extrémité du spectre, Jean Carmignac⁴⁵ considère que les évangiles ont été composés selon des procédés sémitiques, plus tôt qu'on ne l'affirme généralement, et qu'ils ont été ensuite traduits dans un grec très correct par des gens qui ont cherché à calquer fidèlement les termes des premiers. Pierre Grelot⁴⁶ s'emploie à réfuter tant l'argument de la langue que celui des dates.

La violence de cette polémique entre chrétiens a de quoi surprendre : en quoi serait-il anormal que les évangiles aient été à l'origine rédigés en hébreu ou en araméen ? L'Église attribue la rédaction de deux évangiles aux apôtres Matthieu et Jean. Est-il concevable que Matthieu ait rédigé son évangile en grec ? Il pourrait avoir amplifié Marc écrit en grec... mais d'après des souvenirs de Pierre qui n'étaient pas plus en grec ne l'étaient les paroles de Jésus. Selon les critiques, l'intérêt d'une rédaction en grec est d'éviter l'argument du *midrash* à partir de sources hébraïques qui démolissent de nombreux épisodes. Car derrière la langue, il faut évoquer les différences de culture et d'état d'esprit entre le monde juif et le monde grec. Par exemple, le terme grec *basileia* (royaume de Dieu) est utilisé 51 fois et révèle une conceptualité juive. Ce

⁴³ Bernard Dubourg — L'invention de Jésus — Gallimard

⁴⁴ L'auteur note en particulier la pauvreté du grec utilisé, l'utilisation systématique du *kai* en début de proposition, qui ressemble bien davantage à une traduction maladroite de la copule *w*, très volontiers employée dans l'hébreu, la syntaxe et l'ordre des mots. Il estime systématique l'emploi des procédés de la Kabbale hébraïque : gématrie, notarique et Thémoura qui seuls, peuvent expliquer les innombrables jeux de mots invisibles en grec, mais évidents en hébreu. Gématrie : chaque lettre correspondant à un chiffre et un mot entier à leur addition, il est facile de rapprocher deux notions par le nombre qu'ils représentent. Notarique (acrostiche) : dans une phrase, l'assemblage des premières (ou des dernières) lettres d'un mot renvoie à un autre mot. En Ex 3,13, Moïse demande « s'ils me disent : quel est ton nom ? Que leur dirai-je ? » les quatre mots de cette phrase en hébreu se terminent par Y H W H, ce qui est la réponse pour qui sait le lire. Thémoura : procédé de substitution de lettre. Selon Dubourg, l'hébreu se prête particulièrement bien à ce type de procédé et une fois traduit en grec, on ne retrouve qu'un texte bien pauvre.

⁴⁵ Jean Carmignac – La naissance des évangiles synoptiques — ŒIL

⁴⁶ Pierre Grelot – L'origine des évangiles — éd. Cerf

royaume, inauguré par la venue de Jésus-Christ, n'est pas encore pleinement manifesté. Le degré de proximité du royaume (à venir chez Marc, en cours chez Matthieu et réalisé par la venue du Christ chez Jean) est un indice intéressant de la date de rédaction des évangiles. Chez Matthieu par exemple, les faits relatifs à Jésus sont systématiquement présentés comme l'accomplissement des prophéties de l'Ancien Testament⁴⁷. On devine derrière ce choix les débats qui ont pu agiter les premiers chrétiens et le rôle de la religion juive par rapport à la nouvelle Révélation. Le souci de Matthieu est souvent contradictoire avec celui de Paul. Hormis ce qu'affirme la tradition, il est difficile de définir qui en fut l'auteur, sans doute un juif converti soucieux de justifier une continuité avec le judaïsme et de recruter des adeptes dans ce milieu. Différents éléments suggèrent que l'auditoire avait une bonne connaissance des coutumes juives et de la langue araméenne. Il est également difficile de situer géographiquement la rédaction de cet évangile. On a proposé Jérusalem, la Galilée, Alexandrie, le littoral syrien, Antioche, Damas, sans qu'une solution s'impose. L'attribution de cet évangile à l'apôtre Matthieu a soulevé le scepticisme d'Oscar Cullmann qui estimait délicat qu'un disciple tel que Matthieu ait pu utiliser le récit de Marc, qui n'était pas un disciple. C'est bien vu, même si on peut penser que Cullmann aurait pu pousser le raisonnement plus loin en se demandant si les évangélistes désignés étaient véritablement les auteurs de « leur » évangile.

Pour conclure sur la question de la langue, il convient de rappeler, pour l'anecdote, le propos hallucinant que Mt 5,18 fait tenir à Jésus :

Car, je vous le dis en vérité, tant que le ciel et la terre ne passeront point, il ne disparaîtra pas de la loi un seul iota ou un seul trait de lettre, jusqu'à ce que tout soit arrivé.

... au sein d'une phrase figurant initialement dans Mc 13,30-31 *En vérité je vous dis que cette génération ne passera pas jusqu'à ce que tout cela soit arrivé. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* Ce propos fait l'objet de doublets tant chez Matthieu que chez Luc, trahissant ainsi l'existence d'une seconde source.

⁴⁷ Les critiques tels que Bernard Dubourg estiment qu'à l'inverse, Matthieu est un midrash écrit intentionnellement à partir d'éléments déjà existants, collationnés dans cette intention.

L'analyse interne

Qu'en est-il de la rédaction initiale de tous ces textes ? Les exégètes et chercheurs modernes ont relevé de nombreuses anomalies, qu'il s'agisse de différences, d'incohérences, de contradictions, d'inexactitudes, de redondances, d'ajouts ou de suppression d'un texte à l'autre, voire au sein du même texte, sans parler bien entendu des variantes textuelles d'un codex à l'autre. Ces différences peuvent paraître normales si l'on considère que les évangiles ne sont pas la relation d'enquêtes soucieuses d'exactitude, mais plutôt d'entreprises de prédication, avec une intention doctrinale. Il faudra des siècles à l'Église pour trier les éléments et les contradictions, sans pour autant les résoudre toutes.

De nos jours, les historiens disposent de découvertes archéologiques qui permettent de mieux situer le cadre dans lequel Jésus et les premiers chrétiens ont pu évoluer : le papyrus d'Oxyrhynque, l'évangile de Thomas ou les manuscrits de la mer Morte. De plus, les écrits intertestamentaires, longtemps négligés, permettent de relier et d'expliquer certaines traditions. Le message chrétien n'est pas tombé sur terre comme une météorite ; il est issu de son temps et décliné selon le cas dans un souci de continuité ou dans une intention de rupture. Mais les évangiles ne nous apportent que peu d'informations historiques à propos de Jésus : ils nous parlent essentiellement de Jésus le Christ, et assez peu de Jésus l'homme.

Les épîtres

Qu'elles soient de Paul, de Pierre, de Jean ou d'un autre, ces lettres s'adressent généralement aux différentes Églises. Pour l'essentiel, elles contiennent des remarques d'ordre organisationnel, pastoral et théologique. On n'y trouve que très peu d'indications historiques et, si le Christ en général est souvent mentionné, le personnage de Jésus en est largement absent. Une biographie de Jésus rédigée à partir des épîtres ne dépasserait pas les dix lignes. On ne peut que s'en étonner puisque les lettres de Paul sont les documents censés être les plus anciens et donc les plus proches des événements. Au moment où les épîtres sont écrites, les témoins, les contemporains des faits, les disciples et apôtres sont vivants. Et d'une manière générale, les sources sont disponibles et les souvenirs encore frais. Les auteurs devraient brûler d'envie de révéler à leur public la personnalité hors du commun de ce Jésus qu'ils ont connu, de nous révéler le récit de ses extraordinaires aventures et surtout ses paroles. La

prédication de Jésus devrait irriguer toute cette prose et être présentée à l'appui de chaque démonstration. Mais il n'en est rien. À l'inverse, les rédacteurs présentent des conceptions théologiques et même sociétales très personnelles, très affirmées et apparemment bien maturées et réfléchies, dont on aurait du mal à trouver une correspondance dans les paroles ou les actions de Jésus, la nécessaire soumission des femmes notamment. Quand on est imprégné de la lecture des évangiles et qu'on passe à celle des épîtres pauliennes, on a du mal à se persuader qu'on ne se trouve qu'à une vingtaine d'années de la disparition du maître.

Toutes ces épîtres sont présentées dans nos bibles modernes selon un ordre devenu traditionnel : viennent en premier les lettres de Paul, la première étant celle adressée aux Romains. Mais les sources ne sont pas unanimes. Dans le codex Vaticanus, les Actes des apôtres sont immédiatement suivis par les épîtres catholiques, avec en tête celle de Jacques.

La recherche sur l'histoire des textes

Je voudrais aborder cette section avec modestie, car elle relève de deux siècles de théories intéressantes des centaines de chercheurs qui y ont consacré toute leur vie. Mais on prend peu de risque à affirmer que la plupart des pistes explorées nous éloignent du discours officiel toujours tenu aux enfants qui fréquentent le catéchisme.

On retrouve au départ de ces analyses le résultat des travaux de Karl Lachmann qui démontre en 1835 l'antériorité de l'évangile de Marc, ce qui ouvre la voie à Christian Hermann Weisse qui deux ans plus tard, établit la théorie des deux sources. Cette théorie postule que les évangiles de Matthieu et de Luc sont construits à partir de l'évangile de Marc et d'un autre ensemble (rédigé ou de tradition orale) composé de paroles de Jésus, et qu'on nomme la source Q. Cette théorie constitue désormais la base de la recherche, même si de nombreux exégètes considèrent qu'elle est désormais dépassée par d'autres théories qui sans la remettre fondamentalement en cause apportent des précisions. En effet, à examiner par exemple l'importance des matériaux lucanien et matthéen, il est quasiment possible de passer de la notion de deux sources à celle de quatre documents (Mc, Q, M et L). L'affaire se complique encore si, comme le fait Boismard, il faut prendre en compte différents niveaux de rédaction, c'est-à-dire ajouter des textes intermédiaires dont bien entendu, aucun n'est connu. Mais ces complexités complètent plus qu'elles ne

contredisent la théorie initiale. Il est utile de résumer quelques caractéristiques de ces documents présumés :

Marc : depuis longtemps, les chercheurs ont constaté que pour l'essentiel, le matériau de Mc était contenu dans Mt et Lc. En observant de plus près ces caractéristiques, ils ont établi que cet évangile qui est le plus court semble avoir servi de source dans une version plus primitive que la version que nous connaissons actuellement, et qu'ils ont appelé Proto-Marc. M.-É. Boismard, Père dominicain de l'école biblique de Jérusalem, a entrepris de reconstituer ce document. Il a en particulier constaté qu'il ne contenait pas les récits de la Passion et de la résurrection, ce qui laisse perplexe. On sait aussi que l'évangile de Mc a fait l'objet de retouches successives puisque même au IV^e siècle, les témoins que sont les codex Sinaïticus et Vaticanus ne contiennent pas la finale longue.

La source Q : ce document hypothétique composé essentiellement de paroles n'a jamais été retrouvé ni même cité en tant que texte. Certains auteurs penchent pour un document écrit, car certaines formulations se retrouvent à l'identique dans Mt et Lc. Mais il pourrait aussi partiellement relever d'une tradition orale, ce qui expliquerait les nombreuses variantes. Ce document présente au moins la particularité d'être « visible » sous la forme d'un ensemble d'environ deux cent trente versets communs à Mt et Lc et inconnus de Mc... mais aussi de Jn, on oublie souvent de le rappeler alors que c'est encore plus étrange puisque Jn est censé être le dernier écrit. Le recueil de paroles en tant que genre littéraire était envisagé puisque de nombreuses citations patristiques relatent elles aussi des paroles isolées (agrapha) attribuées à Jésus. Les découvertes successives des papyrus d'Oxyrhynque, puis des textes de Nag Hammadi et tout particulièrement de l'évangile de Thomas ont confirmé définitivement l'existence du « genre » des recueils de paroles.

Cette source comporte des caractéristiques troublantes : 1) elle est inconnue de Mc, ce qui peut se comprendre dans l'hypothèse où Mc serait lui-même un document primitif ; 2) elle est aussi ignorée par Jn, probablement écartée volontairement puisque la chronologie ne permet pas d'envisager qu'elle ait été inconnue de l'auteur ; 3) elle est peut-être antérieure à Mc vu la constatation pertinente de Pierre Nautin que les miracles y sont plus rares ; 4) elle ne comporte pas les récits de Passion et de la résurrection. Ce fait des plus gênant a conduit les commentateurs à déployer des trésors d'imagination. Une explication pourrait être que la Passion a été écartée car elle ne correspondait pas à l'objet de l'ouvrage. Une autre a été avancée selon laquelle la source Q

correspondrait à une première partie, les récits de la Passion à une suite, le tout étant en cohérence dans un cadre liturgique. Mais en l'absence de crucifixion et de résurrection, on est en droit de se demander si le personnage qui tient les discours de Q est bien Jésus.

Luc : plusieurs théories ont été envisagées à propos de la formation de Lc ; celle qui a été élaborée par Pierre Nautin qui y voit un évangile primitif sera détaillée dans un chapitre ultérieur. M.-É. Boismard effectue un travail similaire en se basant sur le style et le vocabulaire lucanien. Il envisage trois niveaux de rédaction qu'il désigne sous les appellations L, Luc et Réviseur. L correspond aux traditions récupérées par l'auteur et dont il annonce l'existence dans son prologue ; Luc est la partie largement rédigée par l'auteur qui a imprimé son style et son vocabulaire ; quant au Réviseur, il a harmonisé le texte afin de la rapprocher ou de le distinguer des autres évangiles selon l'élément. Le style n'a pas la même richesse que Luc au point de noter de nombreuses maladroites. Boismard a étudié les caractéristiques stylistiques de Luc et a fait le constat qu'elles étaient distribuées de manière relativement hétérogène. Il a noté que les chapitres les plus lucaniens étaient ceux relatifs à la naissance (1 et 2) et à la Passion et la résurrection (23 et 24), alors que les moins lucaniens étaient les chapitres 12, 21, 14, 13... la cotation allant de 0,22 à 0,96. Il a noté que les parties issues de texte johannique (Jean Baptiste) avaient une faible note lucanienne, de même que les paroles de la source Q, alors qu'à l'inverse, certaines péripécies semblaient avoir été entièrement écrites par Luc. Il en a conclu qu'il n'y avait donc « aucun inconvénient à parler d'un document Q⁴⁸ ».

Il apparaît aussi que certains discours tenus par Jésus, notamment celui sur la destruction de Jérusalem, sont organisés sous la forme de chiasmes, une figure littéraire qui construit le récit en symétrie autour d'une phrase centrale. Un auteur tel que Boismard a pu constater que les récits de la Passion selon Luc présentaient de fortes affinités avec ceux de Jean, ce qui est gênant sur la forme, car il est désormais largement admis que Jean a tout d'une œuvre littéraire, mais aussi sur le fond, car il semble bien que chez Luc aussi ce sont les Juifs qui crucifient Jésus. En conclusion, il apparaît remarquable que l'identité du style lucanien se porte essentiellement sur la Passion et sur la naissance. Or il est admis que ce dernier ensemble est un ajout tardif, ce qui laisse entendre que le récit de la Passion, qui est proche du texte de Jean et attribuée comme lui la responsabilité de la crucifixion aux Juifs ne serait donc pas original chez Luc. Il

⁴⁸ Marie-Émile Boismard – En quête du proto-Luc p. 38 — éditions Gabalda

se serait donc inspiré de Jean et de la tradition qui a donné l'apocryphe de Pierre, notamment à propos de l'épisode de la visite chez Hérode Antipas. Au total, il apparaît que l'historicité de Luc peut être considérée comme discutable, notamment pour l'élément le plus essentiel de la vie de Jésus qui est la Passion⁴⁹. De telles conclusions qui émanent d'exégètes catholiques peuvent donner à réfléchir.

Le document MM : même si cet ensemble est moins célèbre que la source Q, il comprend de nombreux épisodes qui ont été listés précédemment dans ce chapitre, notamment les récits de la Passion dont on verra plus loin qu'ils relèvent plus d'une tradition matthéenne que d'une source commune à Mt et Mc.

Quant à l'évangile de Jean, les mêmes chercheurs envisagent la fusion de plusieurs documents d'origine et lui soupçonnent une longue histoire⁵⁰.

En conclusion de ce chapitre, on ne peut que constater la distance qui sépare le discours officiel de l'Église, qui maintient toujours officiellement le mythe de l'ancienneté, de la chronologie et de la véracité entière de ses textes, ainsi que de leurs auteurs, et le résultat des très nombreux travaux des chercheurs, pourtant quasiment tous issus de ses rangs. Des écoles entières d'exégètes spécialisés ont consacré leur vie à scruter les ressemblances et les différences, pour aboutir à la conclusion que le matériau évangélique initial avait été multiple et divers, et que son assemblage progressif, suivi de révisions nombreuses, s'était déroulé sur une longue période, poussant parfois jusqu'au Ve siècle. Quant à l'analyse interne des évangiles, historique ou textuelle, qui complète et confirme ces conclusions, elle constitue une discipline à elle seule, mais aussi passionnante soit-elle, elle dépasse largement l'ambition de cet ouvrage et je ne l'ai brièvement évoquée ci-dessus que pour mémoire.

⁴⁹ Cet évangile comporte également d'intéressantes variantes textuelles, notamment les larmes de sang lors de l'agonie de Gethsemani et une parole de Jésus sur la croix (Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font), absente de nombreux manuscrits anciens : Vaticanus, Bezae, Washingtonianus, Koridethi, Verselensis, 070, syriaque...

⁵⁰ Ces questions sont largement détaillées dans le tome III de la synopse Benoit – Boismard et ont été très profondément étudiées par ces derniers auteurs (cf. bibliographie aux éditions Gabalda).